

ALBERT THIERRY

REFLEXIONS SUR L'ÉDUCATION

suivies
des Nouvelles de Verdun

Préface de Marcel MARTIN

Biographie de Louis CLAVEL



4 septembre 1914

4 septembre 2014

MÉMOIRE

DES 300 SOLDATS DES

1^{ER} & 28^{ES} RÉGTS D'INFANTERIE

GLORIEUSEMENT

TEAU DES THOMASSET

SEPT. 1914



Albert Thierry aux Thomassets

Écrivain, enseignant
Soldat du 28^e Régiment d'infanterie

Commenté par Vincent Le Calvez

ALBERT THIERRY

LES CONDITIONS

DE LA PAIX

MEDITATIONS D'UN COMBATTANT

PARIS
LIBRAIRIE OLLENDORFF

Albert Thierry (1881-1915)

Enseignant, écrivain et soldat au 28^e RI

Incorporé au 28^e Régiment d'infanterie à Évreux, Albert Thierry rejoint son régiment le 1^{er} septembre 1914 à Laon alors que les troupes françaises sont en pleine retraite.

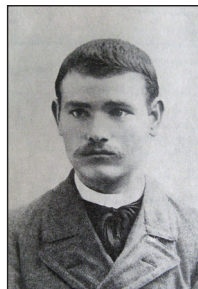
Chaque jour, il tiendra un carnet qui sera ensuite publié dans *La Grande Revue*.

Son baptême du feu aura lieu sur le plateau des Thomassets le 4 septembre 1914. Blessé, il y sera fait prisonnier et soigné au Breuil. Le 8 septembre, il sera libéré par les troupes françaises lors de la bataille de la Marne.

Il reviendra au front à Berry-au-Bac (Aisne) et sera tué le 26 mai 1915 à Notre-Dame-de-Lorette en Artois.

En France, deux écoles et un collège portent son nom. Il laisse un ouvrage pédagogique très original *L'homme en proie aux enfants* et un texte inédit écrit dans les tranchées : *Les conditions de la paix*.

Ses carnets sont commentés sur le site Internet dédié aux combattants du 28^e Régiment d'infanterie : <http://vlecalvez.free.fr>



PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.	
Nom	THIERRY
Prénoms	Albert Louis
Grade	Cl. 2 ^e cl.
Corps	28 ^e REG ^{IME}
N°	2151 au Corps. — Cl. 1901
Matricule	2184 au Recrutement. Valenciennes 1901
Mort pour la France le	26 mai 1915
à	Cix-Fauvelles, I de L.
Genre de mort	En face l'ennemi
Né le	15 août 1881
à	Fontenay
Département	Finistère
Arr ^e municipal (si Paris et Lyon), à défaut rue et N°.	
Inscrit le	
par le Tribunal de	
acte ou jugement transcrit le	22 Octobre 1915
à	Paris 17 ^e arrondissement
N° du registre d'état civil	

250-708-1022. [36034]

Le combat des Thomassets

(Extrait de *La Grande Revue*, décembre 1917, p. 192-216)

L'auteur est parti d'Évreux le 28 août 1914 avec le premier renfort d'un millier de réservistes. Ils rejoindront le 28^e à Laon. Le 2 septembre, ils sont à Fismes, poursuivis par l'armée allemande. C'est la retraite.

Jeudi, 3 septembre 1914¹.

Nuit terrible à cause des rumeurs; les Prussiens seraient à 15 kilomètres de nous, hélas! mais pire encore à cause des faits: les caissons, les fourgons, les voitures de réquisition, les canons, les chevaux, les voitures civiles, défilant avec un bouillonnement ininterrompu sur la route, et nos manœuvres prétendues stratégiques prennent enfin leur sens: c'est la débâcle. Nous sommes venus ici pour assister à la déroute du 3^e corps²... Et cela au milieu de tant de phrases, de cris: à Berlin! de mensonges! quelle honte... Le vacarme réveille; encore une fois je contemple Orion et la grande Ourse; oh! qu'il est dur de s'élever plus haut que la Patrie! et combien je sens que perdre la France se serait perdre la seule richesse que j'aie en moi de vivante et d'immortelle. J'attends avec angoisse l'aube, moitié songeant, moitié dormant, et ces étoiles toujours gravement mêlées à la rêverie. O Justice, abandonnez-vous donc votre fille et votre mère?

Réveillé, mourant de faim, je me découpe après un gros os abandonné plusieurs lanières de viande crue dont je mange avec un morceau de pain. Impression comique, sauvage et déshonorante.

Esprit français: un officier passe ayant le casque prussien à l'arçon: « *j'ai laissé la tête là-bas.* »

Nous partons au jour, dans la même confusion, toutes les troupes et tout le convoi marchant poursuivis par une seule route vers un seul pont. Le pont de Dormans! Dormans! Le pont gris fer à grand bastingage sur la Marne fraîche et vive, de grands arbres déjà coupés dans la prairie à côté des eaux. Va-t-il sauter? Le génie nous

1. Lors de cette journée, le 28^e RI aura 9 blessés. Le général de la 11^e brigade, Alfred Hollender, sera également blessé.

2. Basé à Rouen, le 3^e Corps comporte la 5^e Division (Rouen) et la 6^e Division d'infanterie (Paris). Le régiment d'Albert Thierry, le 28^e RI, appartient à la 6^e Division d'infanterie (Paris, Évreux, Bernay, Lisieux). Notre soldat est alors à la 5^e compagnie du régiment (2^e bataillon).

fait hâter, travaillant à la mine.

Passé le pont, traversant la longue rue de cette petite ville (Paris 110 kilomètres, hélas! Metz, 240!) on nous donne du vin, des poires, on vend des journaux mais je ne puis pas en attraper un. Nous quittons la route et prenons la direction d'un village nommé Chavenay. Montée douloureuse, car au milieu du chemin, ce sont encore des femmes et des enfants qui s'enfuient. Et déjà le canon tonne, et des deux côtés du chemin d'innombrables obus jaunes de notre artillerie lourde, jetés là pour la fuite ou la manœuvre?

Approchant des maisons, nous obliquons à gauche vers une toute petite villa blanche et rouge où nous allons soutenir l'artillerie; les ronces coupées à la cisaille (par notre officier de section, lieutenant Noblesse³) nous entrons dans ce petit jardin: un beau vivier bien vert, un pêcher charmant tout orné de pêches rouges. Je me décide à marauder, et mangeant des pêches et écrivant quelques lignes, j'attends les obus, non pas avec calme mais avec joie!

Mais non... Nous quittons la petite maison pour nous mettre à genoux sur la pente d'un petit verger. Puis Chavenay passé dans la fuite horrible des civils, nous gagnons le long d'un bois humide un hameau de quelques fermes grises; en contre-bas dans le creux, nos petits Français, nos petites Françaises, campent comme des bohémiens: voitures, édredons, poêles, meubles, sacs pleins de vivres, enfants qui pleurent, et toujours sous le canon, du moins au voisinage du canon.

Mon voisin Levasseur, gros et faible, toujours couché et haletant de soif.

Il fait très beau, je suis tranquille, je ne sens même plus l'impatience d'aller au canon. Le premier blessé passe. Puis un escadron de chasseurs qui se plaignent d'avoir pris quelque chose le matin avant Dormans, sans que personne les ait soutenus. On y va. Le chemin quitté, nous remontons la route, traversons le camp des civils horriblement dispersés par la peur, (valises, draps, ustensiles), puis dépassant un hameau, traversant et longeant des bois, mangeant une noisette, cueillant deux petites fleurs, nous gagnons une vigne où nous nous couchons à plat ventre.

C'est donc là, sous le commandement d'un sergent qui disait

3. Le lieutenant Noblesse est officier à la 5^e compagnie. Il sera évacué pour maladie le 25 octobre 1914.

seulement de ne pas bouger: « *Si vous remuez la tête, nous sommes repérés et nous sommes f...!* », que nous avons reçu quatre ou au moins trois heures durant le baptême du feu! Le baptême du feu: des obus allemands et les obus français s'entrecroisaient au-dessus de nous formant un tissu de lyre, et je regrette (en raison pacifiste!) de dire que mon impression ne fut pas la peur ni le mépris, mais l'enchantement! mais l'admiration!

Le coup du canon allemand est sourd et rembourré, le coup de ce cher 75 et fort avec une immédiate vibration nerveuse; mais leur beauté est surtout dans le mouvement de l'obus et dans les échos. L'obus allemand arrive avec un bruit doux et tournoyant, comme celui d'une très grosse toupie; il semble s'arrêter un instant, puis c'est un sifflement double, parallèle, prolongé, doublé en éclairs, pareil au double battement des somptueuses ailes noires de la mort, et enfin il éclate avec un fracas modéré, et les éclats s'en vont en sifflant, faisant le tour de la colline. L'obus français y va plus franchement et sans toutes fioritures (pas tant de *gemut*⁴!) d'abord comme un vaisseau furieux qui refoule avec deux lames tranchantes les nappes de l'air, puis derrière lui le soulèvement prolongé du coup et une orientation unanime et frémissante de drapeaux, et enfin il éclate très loin mais très fort et décharge à la fois deux tombereaux de pierres sonores.

Mais la propre beauté lyrique de cet orchestre ou de cette symphonie double, c'est la pureté des sons, et leur prolongement si pur et si souple, leur entrelacement et leur tissage, et cet élan ininterrompu qui sent l'homme, mais aussi la nature et la force immesurable de la foudre!

La Lyre et la Mort!

Personne ne fut touché parmi nous; le val au loin se remplissait d'une fumée grise et bleue en longs strates; le soleil descendait sur les vignes. Un village se mit à brûler dans le nord, des détonations isolées retentissaient dont on disait que c'étaient des ponts, des routes, ou des arbres. Hélas!

Le soir descendant, – d'ailleurs je n'en pouvais plus de souffrance et d'engourdissement à force de me traîner à plat ventre, – le sergent ordonne la retraite et nous partons à plat ventre dans les vignes en traînant nos fusils. Ça, abominable; les genoux écorchés, le cœur

4. A. Thierry parle allemand et a séjourné plusieurs mois en Allemagne.

1914

haletant, les épaules sciées, le ceinturon toujours défait, une fatigue à rester sur place!

La lune se lève, le ciel verdit, nous rejoignons un angle du bois, puis la ferme; mais un lieutenant nous ordonne de retourner et nous nous installons sous un pommier.

Vendredi, 4 septembre 1914.

Vers minuit, réveil par le canon, les mitrailleuses, les coups de fusil; le bruit du canon moins beau. Les mitrailleuses, une pétarade rapide, brutale et qui donne l'idée du délire et de l'irresponsabilité; les coups de fusils, forts et pressés accompagnés de cris, de chants, tantôt clairs, tantôt embrouillés, et du vagissement soudain de cette trompette prussienne dont un camarade dit: « *C'est la Mort!* ».

Mais enfin le tout, sans doute à cause de la fatigue, sans grandeur, morose, mécanique, bête, comme un bouillonnement de chaudière; sauf les cris et la trompette qui y mettaient du barbare; et enfin de telle sorte que ça ne nous empêcha pas de dormir.

C'était le passage, dit-on le lendemain, de ce pont de Dormans qui finalement n'a pas sauté. Et qui sauta, et dont nous ne sûmes plus rien.

Avant l'aube, nous repartons par les bois, mais recevons ordre de revenir dans les vignes et d'y faire des tranchées. Pas de pelle, naturellement. Avec deux fagots et des échalas, je me retranche, et Levasseur et moi nous dormons sur la paille.

Une aube vient, violette, grise, où le soleil est enfumé, saluée par le canon. Sur le versant gauche, des camarades bleus se glissent entre les vignes, avancent, puis reculent. Ça ne semble pas réel. Sur le versant droit, village éteint. Au fond, fumée.

Après quelques coups de canon, sans tirer, nous repartons. Encore les bois, les sentiers, la fatigue. Nous nous reformons près de la ferme et tandis que les officiers disaient au soir que chacun resterait sur ses positions, nous reprenons le chemin de la veille. Encore la fuite? Encore la route entre les grands peupliers, les chevaux morts, des colchiques, les sacs éventrés, la peine. La fatigue, la chaleur, la honte, les plaisanteries des camarades (on rit de sa misère, disaient-ils; mais est-ce rire que d'annoncer la prise de Paris avec cette certitude?) me firent un chagrin à éclater. Ce fut le matin de la destruction du cœur. Car d'une part cette folie de l'homme (malgré la

symphonie admirable des obus!) d'autre part la défaite possible de la France (encore que oui! ce n'est bien que la débâcle du troisième corps) m'accablent. Et tête baissée, marchant dans mes seuls pas, les larmes aux yeux, le cœur contracté par une impitoyable main, je ne puis plus même lire les poteaux indicateurs, et je suis pareil à un homme mort.

Nous quittons la route pour entrer dans les bois, et nous marchons sans arrêt. Nous allons être coupés! dit un lieutenant. Compagnies et régiments confondus, horribles chemins à fondrières, à boue, à suintements horribles. Et rien à boire dans ce marais, mourant de soif. Quelques mûres, et la consolation de quelques houppes légères de bruyère. Épuisement, harcèlement, coups de canon, mais ça nous est bien égal! Halte couchée dans ces bois surchauffés; pas d'eau à cette traîtresse petite maison!

Ha, qu'il faut chaud! qu'il fait triste!

Traversé un village inconnu; le canon nous poursuit de cette longue crête. Puis ce long val⁵, toujours les obus au-dessus de nous, leur fracas final, non pas leur chant; mais rien n'importe à l'homme exténué.

Au long d'un petit bois, croyant tomber, je me jette mon quart d'eau à la figure; ranimé ou à peu près, j'atteins la grand'halte⁶: une heure sous un affreux soleil. Obus sur nous. Nous montons la crête, nous nous couchons, nous gagnons une meule près d'une ferme, repos! – un bois plus loin, repos!

A peine tapis dans ce bois, nous recevons l'ordre de contre-attaquer. Nous ravançons; joli bois taillis, petits hêtres, petits chênes et broussailles; couchés un instant, complétés par l'autre demi-section, le lieutenant Noblesse (instituteur, paraît-il, et sous-lieutenant qui dormait fort bien au bruit de la mitrailleuse, comme cet autre Alexandre!) nous fait déployer.

Enfin voici le champ de bataille! enfin voici la ligne de feu!

Nous pas le calme, mais la joie; une certaine joie excitée et ivre...

Le champ, c'est un immense rectangle gondolé; le soleil derrière nous sur la gauche; il est environ trois heures. A gauche une crête et un bois. En avant, loin, une crête descendante, grise, entre un bois et la même ferme. A droite, le brasier du coteau, et plus loin les bois

5. Probablement la vallée du Surmelin.

6. La Ville-sous-Orbais?

du matin.

Une route longitudinale avec de petits arbres, une route transversale, le long de la ferme, des piquets avec de la ronce, deux haies, deux fossés transverses. Des vaches dans le pré à gauche. Des soldats formant chaîne à chaque plissement. Le canon derrière et devant formant dans l'air de petits nuages.

En avant! La bataille n'est rien de visible, mais du fracas. Le canon bourre le ciel. On sent comme dans l'orage d'énormes ballots d'air comprimé qui se rencontrent. Les balles... d'abord je n'ai pas entendu les balles, mais j'ai cru, oui vraiment, que des oiseaux effrayés par la mitraille s'envolaient près de moi avec un petit piottement.

En avant! un bond! Voici le premier blessé; un des nôtres, portant à hauteur du cœur sa main noueuse toute rouge d'un sang lie de vin. Il dit: « *Ce n'est rien* ». En effet, ce n'est rien. C'est le baptême du premier blessé. J'ai le cœur si tranquille que j'en suis surpris et presque scandalisé par la dureté qu'il y a certainement dans le cœur stoïque.

Avancement, déploiement. Nous nous couchons, mais nous ne tirons pas car nous avons des camarades devant nous.

C'est au deuxième fossé seulement que j'eus cette intuition que ces oiseaux c'était des balles; cette naïveté me réjouit jusqu'à sourire. Mais je ne puis pas dire combien j'étais content de retrouver en moi-même, aussi simplement, aussi tranquillement le sang des batailleurs ou plutôt celui des mainteneurs et des fidèles au poste.

Au fossé, on cria: en retraite! Les soldats couraient par chaîne disloquée, les blessés s'en allaient clopinant par la route, une vache tuée dormait sur le flanc, les autres écoutaient, fanon tendu, ce grand ravage.

Au premier fossé, un commandant⁷ nous arrêta qui criait d'une voix enrouée: « *En avant! ils ne sont pas cinquante!* » Debout sur un cheval rouge, agitant son épée, une balle dans le menton lui faisait un trou rouge...

« *R'en avant! criait-il, R'en avant!* » J'avance sans me courber dans les éclats d'obus et dans les balles, sans un atome de peur, sans un seul baissement de tête, mais aussi sans nulle excitation; même pas, du moins je le crois, même pas de l'orgueil. (Je me suis demandé

7. Est-ce le commandant Denvignes qui dirige le 28^e RI (seul commandant blessé dans le JMO pour cette journée)?

si le danger visible me laisserait aussi tranquille ; mais comment le savoir ?).

Arrivée à la ligne du feu près de la levée de terre, une haie légère, quelques arbres ; abritée par un de ces arbres, hausses à 300, objectif le coin du bois et le poirier, je tire mes premières cartouches, sans joie, avec joie, enfin parce que : qu'est-ce que j'aurais fait ? Un bond ! et nous tirons sur la deuxième ligne. A ma gauche un bon petit caporal à la figure innocente. Il tire. Je le regarde, car les coudes me font déjà mal. Soudain, il dit : « *Je suis touché* », et sans bouger regarde son épaule gauche. Il se tait ; il n'ose respirer. Puis il lâche son fusil, se retourne un peu sur le flanc, fait le signe de la croix et dit bien doucement : « *Dieu me bénisse !* » Puis il joint ses petits poings sous sa petite épaule, et il baisse le front ayant l'air de s'endormir.

Comme il ne bouge pas, je me demande s'il n'est blessé que de peur. Un bond ! nous voici sur une ligne qui va d'une meule à la ferme. Le commandant est à cette meule, debout sur son cheval ; il saigne toujours, il crie toujours, il n'a plus de voix. Cette fois, je vois bien l'ennemi, ombres défilées et déployées et je lui tire dessus, mais pas vite car les coudes me font mal et je ne puis pas élever mon fusil. Je passe des cartouches à gauche et à droite. Mes deux voisins et moi nous tirailons, bien tranquillement. Ils ont mis leur sac devant leur tête, j'ai gardé le mien au dos.

Une balle frappe la gamelle du voisin de gauche et dévie ; une autre me siffle de si près à l'oreille que je me dis avec un sourire : ô S.⁸, en voici une qui a passé bien près de ce visage chéri ! Mais soudain le voisin de gauche pousse un cri. Il se prend l'épaule à deux mains et crie : oh ! puis il crache un peu de sang. « *Sergent, dis-je à son voisin, qu'est-ce qu'il faut faire ?* Il élève les sourcils et dit : *Déshabillez-vous*. Le pauvre garçon ouvre sa capote, son ceinturon, son pantalon. Mais une convulsion le plie en arrière. Un sang glaireux lui sort de plus en plus abondant de la bouche. Il crie d'une grande voix étouffée : « *Adieu, les a...mis ! adieu les a... !* » Je me glisse auprès de lui et je serre le bout de ses doigts sanglants. Mais déjà il ramène sa main contre sa bouche, et par ses lèvres, par le nez aussi, il rend tout son sang contre la crosse de son fusil. Il a une figure allongée, rouge, un nez de buveur ; le sang rend ses traits horribles et paisibles. Il penche

8. Suzanne Jacoulet, fiancée d'Albert Thierry et fille du directeur de l'école normale de Saint-Cloud.

le front et ne bouge plus⁹.

Alors je sentis dans l'épaule un coup de poing très fort et très pointu, suivi d'un arrachement de vrille qui me donne là même convulsion qu'au camarade. J'attendis un moment pour voir si le sang allait venir. Comme non, je dis à mon voisin : « *Je suis blessé. – Va te faire panser à la ferme, me dit-il, vas-y en rampant.* » Cependant je ne sentais aucun mal et j'étais très surpris. Je respirais sans douleur et je songeais que si j'avais défait mon sac, comme les voisins, j'aurais assurément eu le poumon traversé.

Sac, (pauvre cher vieux raseur ! pensai-je), musette, fusil, ceinturon, je laissai tout ça et m'en allai tout droit. Au fossé, je tombe, je roule et je reste là mordant un peu l'herbe. Cependant, le canon, les petits nuages blancs, les balles et les blessés qui s'en allaient si tristes... Mon Dieu, comme j'en avais assez de l'homme ! et en même temps, blessé pour blessé, comme j'étais content que ce fut à cet inutile bras gauche ! Relevé, je fais quelques pas, pas vite, et tournant l'angle de la ferme, je tombe dans le charnier, car on y pensait, et dans l'oasis car les balles n'y tombaient plus, et la paix y était fraîche comme de l'ombre.

On pensait, mais le sergent me fit entrer dans la ferme, une sorte de hangar plein d'hommes sanglants et de paille. L'infirmier s'occupa de moi tout de suite, et me pansa délicatement. A cause du sang perdu, je faiblis un peu sur les genoux et je vis beaucoup de brume, en même temps un grand froid. Mais ça passa.

À peine assis contre le mur à côté d'un autre bras sanglant, les Allemands¹⁰ avec un grand piétinement entrèrent dans la cour : « *Plessés ! Plessés !...* » Ceux qui ont des mains lèvent les mains. Ils trouvent quelques fusils qu'ils brisent par la crosse avec des mines terribles. Puis on entend un coup de fusil ; un Français sort d'un coin d'écurie : ils visent à trois, debout ; ils tirent, il tombe.

Dès lors, je commençai de parler allemand avec eux et ils nous donnèrent tout ce que je leur demandais : notamment un pauvre misérable blessé au ventre qui demandait en gémissant du lait, de l'eau, une brique chaude, de la paille, une capote, un matelas !

Un officier, le capitaine, accourut en jouant de la cravache. Il cria dans

9. Le bilan des pertes de cette journée que l'on appelle « bataille des Thomassets » sera particulièrement élevé au 28^e avec 391 hommes blessés, tués ou prisonniers.

10. Ce sont certainement les soldats des 91^e et 77^e Régiments d'infanterie de réserve. Ces deux unités sont originaires de la région d'Hanovre (Basse-Saxe).

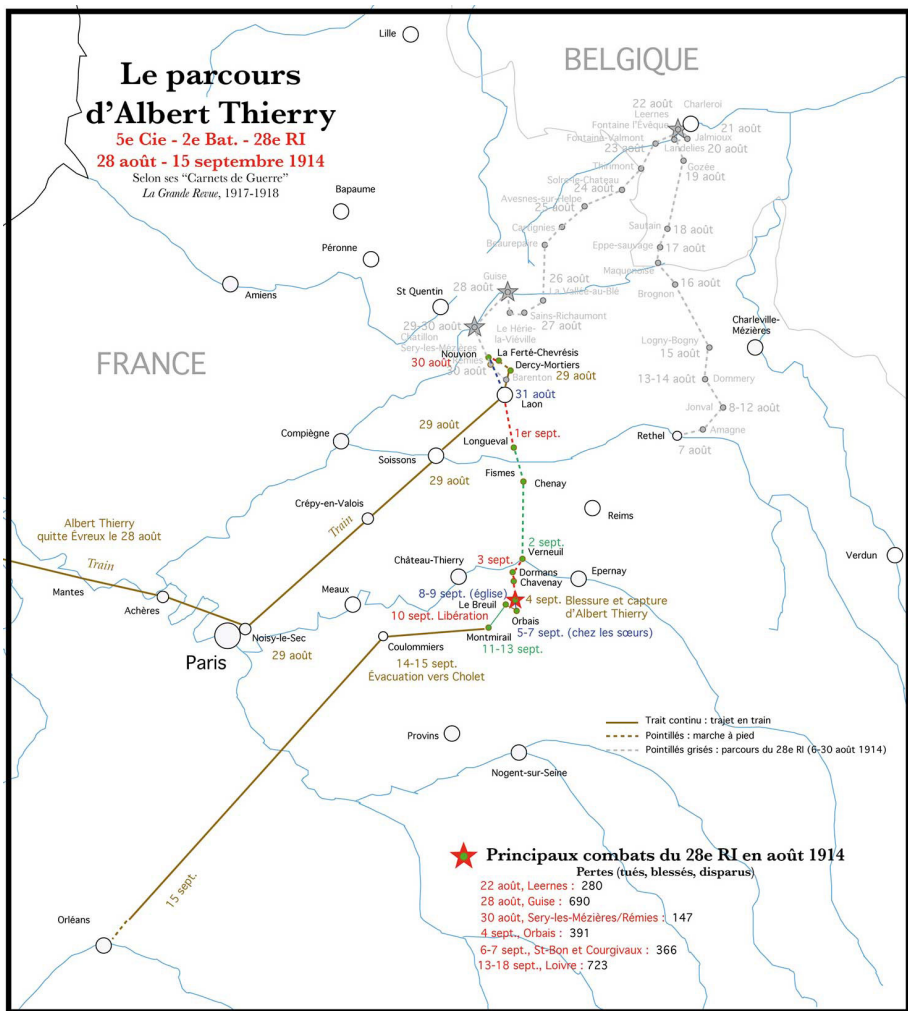
un français grotesque : « *Messieurs les prisonniers qui peuvent marcher, levez-vous, où je vous tue !* » Mais il se radoucit dès qu'on lui eût parlé de moi, quoique me disant que nous portions la responsabilité de la guerre.

Les blessés geignaient et saignaient. Un certain nombre d'Allemands, mais la grande majorité de Français. Maintenant j'étais couché dans la paille. Un sergent à ma gauche râlait déjà. Et les Allemands vivants traquaient les poules, faisaient du feu, gobaient les œufs (l'un deux m'en donna un) et pillaient la cave.

[Fin de la première partie publiée en décembre 1917]

La suite sur : http://vlecalvez.free.fr/hommes_28RI_A_Thierry.html





Vincent Le Calvez
1, rue du maréchal Brune 77340 Pontault-Combault
vincelecalvez@yahoo.fr 06 80 52 34 54